



Un gros événement
sera organisé par l'ASBL
en partenariat avec la FAC.
Nous avons besoin de votre aide
et de vos idées !

FÉVRIER 2025

N°69

Bulletin d'information de l'association
royale des ingénieurs et diplômés de la
Faculté des bioingénieurs
de l'UCLouvain ASBL

Avec les témoignages de

André Devaux 1977
Pierre Bertin 1985
Laurence Janssens 1994
Amélie Hidvegi 2015
Alexandra Gaiffe 2019
Brieuc van Hassel 2020
Frédéric Mertens 1977



Photos du BBQ _ page 3
Les nouvelles de la fac _ page 4
Prix BIR@Work _ page 6
Parcours d'Agros _ page 8

Editorial

Le bulletin fait cette fois encore écho à toute la diversité des parcours professionnels à laquelle la richesse des études de bioingénieurs donne accès. Allier le vivant avec l'approche et les techniques de l'ingénieur apparaît de plus en plus indispensable pour relever les défis de demain et même d'aujourd'hui. C'est ce que les conférenciers qui précédaient le BBQ lors de la journée Agro en septembre dernier ont aussi merveilleusement mis en lumière. Olivier Baudry et Thomas Huyberechts ont décrit tout les challenges liés aux changements climatiques en foresterie et en agriculture. Leurs interventions ont encore montré toute la pertinence des bioingénieurs pour explorer et développer des solutions qui visent à concilier ces écosystèmes en mutation avec les besoins sociaux et économiques. Le tout suivi d'un moment convivial de retrouvailles, d'échanges et de discussions lors du BBQ. Des retours des participants, la journée Agro a bien été appréciée. Il ne manquait rien, si ce n'est encore plus d'Agro 😊.

Cette année l'UCLouvain fête son 600^e anniversaire. L'Université prévoit d'organiser plusieurs activités sur le site. Une date est importante: **le samedi 10 mai**, puisqu'elle est spécifiquement prévue pour les Alumni. Ce sera l'occasion de nous retrouver Place Croix du Sud pour un gros événement que nous allons organiser en partenariat avec la FAC. Parlez-en aux Agros de votre promotion. **Notre objectif est d'avoir la plus grosse représentation de l'UCLouvain!** Contactez-nous pour nous aider ou transmettre vos idées.

L'équipe d'AgroLouvain-Alumni



AGENDA

- 9 février** Engineering transition jobs night
(en partenariat avec ALLouvain)
- le 29 mars** Assemblée Général d'AgroLouvain-Alumni
- 3 ou le 17 avril** BIR@work au SUD08
- 24 avril** Séminaire cluster H2O
- 10 mai** 600^e anniversaire UCLouvain – Gros événement à la FAC
suivi d'un concert Grand'Place
- 25 juillet** Apéro à la foire de Libramont



N'OUBLIEZ PAS DE PAYER VOTRE COTISATION

Promotion 2024 : gratuit
Promotions 2020 à 2023 : 10 €
Promotions antérieures à 2020 :
20 € (individuel) et 30 € (couples)

[www.agrolouvainalumni.com/
cotisation](http://www.agrolouvainalumni.com/cotisation)

Les Nouvelles de AgroLouvain-Alumni

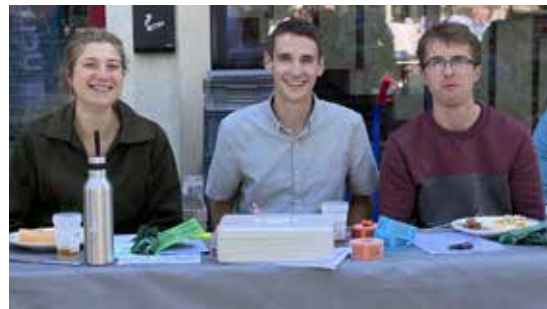
- > Revue distribuée aux membres
- > Rédacteur en chef : Loïc de La Tullaye
- > Éditeur responsable : Philippe Callewaert
- > Rédaction – Contacts / Secrétariat
AgroLouvain-Alumni
Croix du Sud 2 boîte L7.05.21
B-1348 Louvain-la-Neuve
E-mail : info@agrolouvain-alumni.be
Site internet :
www.agrolouvainalumni.com
- > Les articles n'engagent que leurs auteurs.

Le BBQ des anciens

Le temps était radieux ce 21 septembre pour notre traditionnel BBQ des anciens. Nous étions plus de septante pour écouter les conférences d'Olivier Baudry et Thomas Huybrecchts sur le thème "Agriculture, espaces forestiers et climat". Les présentations PowerPoint sont sur notre site <https://www.agrolouvainalumni.com> dans l'espace activités passées.



André Hallet 1978 André Nivyobizi 1978 se retrouvent pour la première fois depuis 50 ans.



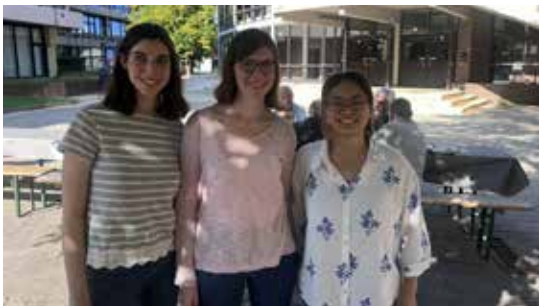
Les organisateurs, Alice Houdmont, Matthieu Dufey et François Marchandise



Christophe Delcuve, François Lernoux, Thomas Hanquet tous 2023



Jean Delalieux 1978, Michel Leclercq 1978, Miguel Dumont de Chassart 1984, André Hallet 1978 et André Nivyobizi 1978 et Stéphane Baeten 1978.



Claire Steens, Léa Droulez, Cloé Legrand 2024



Brigitte Bedoret, Geoffroy Laterre, Nadine Bouillon 1994 pour les 30 ans de leur promotion.

Pierre Bertin et la recherche tropicale



Pierre Bertin

Chercheur du Sud au Nord

Qu'est-ce qui t'a amené à devenir professeur à l'UCLouvain, et quelles ont été tes thématiques de recherche ?

Mes thématiques de recherche sont assez diversifiées mais ont toujours concerné le développement durable. Mon doctorat a porté sur la physiologie végétale pour la riziculture à faibles intrants au Burundi, en milieu paysan. Ensuite, je me suis plutôt tourné vers l'amélioration végétale, avec un projet sur l'épeautre au CRAw, une autre culture à faibles intrants.

En travaillant dans l'amélioration génétique, je me suis rendu compte à quel point la perte de diversité génétique était un problème préoccupant.

La diversité génétique des espèces cultivées et des animaux d'élevage a été, vers la fin des années 2000, la thématique de la FAO pendant un an. Nous avons donc commencé un inventaire de la diversité génétique de l'épeautre à large échelle. Ce projet a été déterminant pour la suite de ma carrière, puisqu'aujourd'hui encore une part de mes recherches porte sur la diversité génétique de cultures telles que le cacaoyer, la vanille, les tubercules andins... dans les systèmes à faibles intrants. En plus de cela, j'ai continué à travailler sur la physiologie végétale et la résistance des plantes à différents stress en agriculture tropicale: températures froides en altitude, toxicité ferreuse... mais aussi la salinité et l'efficacité de l'utilisation de l'azote, problématiques qui peuvent être liées à l'activité humaine.

Ce n'est que relativement récemment que je me suis recentré sur des thématiques « de chez nous », notamment dans le cadre du développement des Fermes uni-

versitaires. Par exemple, la conservation des sols et la réduction de l'impact négatif de l'agriculture sur l'environnement, qui sont pour moi deux thématiques absolument cruciales.

Quels sont les événements qui ont marqué le cours de ta carrière ?

En tant qu'étudiant, j'ai réalisé mon mémoire sur la pisciculture tropicale, ce qui m'a ouvert les yeux sur la réalité des pays du Sud. Par la suite, j'ai toujours beaucoup travaillé avec les pays du Sud.

Ma thèse de doctorat m'a ouvert les portes du monde académique, vers lequel je ne me dirigeais absolument pas quand j'étais jeune chercheur. À l'époque, si quelqu'un m'avait dit que je serais prof un jour, je ne l'aurais pas cru ! Mais j'en suis satisfait, parce que je me suis découvert une véritable passion pour la recherche, et que j'ai pu orienter ma carrière de manière à garder un contact étroit avec les problématiques de terrain et de développement.

À part ces éléments, j'ai eu beaucoup de plaisir à contribuer au lancement des Fermes universitaires. Pour l'anecdote, c'est le garde-chasse de l'époque, Jean-Claude Mangeot, qui a lancé l'idée de produire des légumes pour nourrir la ville de Louvain-la-Neuve. Ça ne s'est pas fait, mais ça a été un déclencheur qui a conduit à ce magnifique projet par lequel la faculté d'agronomie s'est clairement engagée dans le développement agricole durable, avec des projets qui peuvent concrètement être menés sur le terrain.

Quels sont les grands défis dans ton domaine de compétences pour les années à venir ?

J'essaie d'avoir une approche assez holistique de la



recherche et de l'enseignement, plutôt que de me concentrer sur une thématique en particulier. Ce qui fait qu'aujourd'hui, ma thématique de recherche est très large et porte sur le développement durable en agriculture en général. Il y a là-dedans le côté impact sur l'environnement, changement climatique, les aspects conservation des sols, ressources génétiques, sociaux et économiques...

Bien sûr, un tournant dans ce domaine est que l'humanité prend enfin conscience de l'impact négatif de ses activités, notamment agricoles, sur l'environnement.

Quels sont tes projets à venir, alors que ta dernière année de recherche est en cours ?

Je ne compte pas lâcher tout de suite mes activités actuelles puisqu'il me reste encore quatre thésards, qui n'auront pas terminé leurs thèses d'ici fin septembre 2024.

Un autre projet est en cours avec une de mes anciennes thésardes, sur la problématique de la diversité génétique de la vanille à Madagascar. La culture est actuellement multipliée par clonage. La diversité génétique est fortement menacée. L'enjeu est de pouvoir exploiter rationnellement cette dernière pour permettre l'adaptation de la culture aux conditions climatiques ainsi qu'à l'évolution continue des pathosystèmes, et de répondre aux demandes du marché en termes de qualité et de quantité de vanilline.

Une envie que j'ai également, mais de façon moins

concrète pour l'instant, serait de faire des choses plus appliquées, comme animer des ateliers d'agriculture durable à une échelle plus locale. Cela pourrait se faire en collaboration avec des associations actives dans le secteur agricole, par exemple...

As-tu un message pour les étudiants qui ont pu assister à tes cours ?

Durant ma carrière, j'ai rencontré beaucoup de gens qui ont influencé la suite de ma carrière. Une carrière ne se construit pas uniquement sur base d'opportunités ou de désirs, mais aussi grâce aux réponses qu'on donne aux personnes avec qui on travaille et qui peut-être, à un moment donné, nous le rendent.

L'autre message, c'est qu'on est à un tournant de l'histoire de l'humanité. Ça peut avoir quelque chose d'effrayant, en particulier pour les jeunes, mais de l'autre, on sait qu'on a aujourd'hui les armes en main pour mettre en œuvre les changements nécessaires. Les jeunes bioingénieurs ont à la fois la capacité et l'opportunité de réussir ce changement, et cela me semble extrêmement motivant.

Propos recueillis par Rémi Desmet

BIR@Work le prix de l'originalité des CV décerné à Alexandra Gaiffe



Prix de l'originalité et de sa lauréate

Je suis née et j'ai grandi en région parisienne. J'ai commencé mes études supérieures en obtenant un Diplôme Universitaire et Technologique en Génie chimique et Génie des procédés à Rambouillet en 2011. J'ai ensuite été sélectionnée pour continuer des études d'ingénierie chimiste à l'École Nationale Supérieure de Chimie de Lille. Cependant, suite à des problèmes de santé, j'ai dû arrêter mes études et je n'ai pas été diplômée de cette école.

Entre-temps, j'ai découvert la merveilleuse ville de Louvain-la-Neuve, dont je suis tombée amoureuse ! Une jolie ville piétonne parfaite pour étudier et guindailier.

J'ai donc décidé de recommencer des études en repartant de zéro en 2013. Je me suis d'abord inscrite en Bachelier en sciences chimiques.

J'y ai découvert que le cours de chimie générale n'était pas aussi simple à réussir qu'en France !! Au détour d'une guindaille, j'ai pu discuter avec un très gentil bioingénieur qui m'a fait découvrir sa formation, et c'est alors que j'ai décidé de me réorienter vers cette filière. J'ai choisi le Master en chimie et bio-industries et j'ai réalisé mon mémoire de fin d'études en biochimie et biologie moléculaire au sein de l'équipe du Pr. Morsomme

(laboratoire FYMO au LIBST). Cette expérience fut incroyablement enrichissante et épanouissante, ce qui m'a décidé à poursuivre une thèse au sein de ce laboratoire.

J'ai obtenu une bourse FRIA comme financement pour 4 ans, mais la science et la vie étant semées d'embûches, je travaille encore à finaliser ma thèse... En espérant que ce soit pour bientôt !



Alexandra Gaiffe

BIR@Work 2024



Pour du houblon belge dans nos bières belges



Brieuc VAN HASSEL

Quel est ton parcours académique ?

J'ai commencé des études de biologie à l'UCLouvain avant de me réorienter en haute école. J'ai suivi une formation en agro-industries et biotechnologies à Fleurus, puis j'ai décidé de faire une passerelle. J'ai acquis un certain intérêt pour les sciences à la suite d'un travail de fin d'études qui m'avait introduit au domaine des agents de biocontrôle, et j'ai opté pour la faculté AGRO de l'UCLouvain. En 2020, j'ai obtenu mon Master bioingénieur en sciences agronomiques, avec une orientation en protection intégrée des cultures. J'ai d'ailleurs eu la chance de réaliser un mémoire en Côte d'Ivoire sur l'impact d'un biopesticide à base d'huiles essentielles sur l'entomofaune des vergers de manguiers.

À la fin de mes études, j'ai enchaîné divers emplois de courtes périodes : coordinateur de formation chez Paysans-Artisans (coopérative de circuit court), chargé de projet chez RSK, laborantin à Gembloux Agro-Bio Tech, saisonnier au Domaine Viticole du Chenoy et au verger du Val Mosan... Parallèlement, je m'investissais bénévolement au sein d'un projet coopératif agricole autour du houblon. Aujourd'hui, cette activité s'est professionnalisée et je suis désormais employé de la coopérative en tant que responsable polyvalent du projet : gestion administrative, communication, travaux agricoles, R&D, formations...

Peux-tu m'en dire plus sur cette coopérative ?

Avec mes amis de secondaire, nous avons l'habitude de nous retrouver mensuellement pour brasser de la bière. Au fil des brassins, nous avons réalisé que la quasi-totalité des ingrédients utilisés dans nos recettes étaient d'origine étrangère. Ce fut une surprise pour nous d'apprendre que notre pays, celui-là même qui rayonne dans le monde grâce à son savoir-faire brassicole, importait environ 90 % de la matière première nécessaire à la production de ses bières. On s'est alors penché sur le hou-

blon. Cette plante nous intriguait et nous nous sommes amusés à en faire pousser dans les jardins de nos parents.

Les astres se sont ensuite alignés en avril 2020 et nous avons eu l'opportunité d'installer une micro-houblonnière expérimentale sur une parcelle de 12 ares à Spy. L'objectif était d'expérimenter cette culture et d'en apprendre davantage sur cette plante.

Au même moment, Yakima Chiefs Hops (entreprise américaine d'import-export) s'installait à Mont-Saint-Guibert afin d'accroître son emprise sur le marché belge de houblon.

En 2021, alors que nous recevions de plus en plus d'intérêt de la part de particuliers et parfois de professionnels, nous avons décidé de fonder notre propre coopérative. Nous étions tous bénévoles sur le projet et nous pensions que créer cette structure juridique nous permettrait de toucher davantage de gens et de peut-être nous agrandir. La Houblonnière de la Chistrée était née (nom de la rue où l'on s'est installé).

Le projet a pris une plus grande ampleur en 2022 avec la création d'un site web, le lancement de notre appel public à l'épargne (APE) et l'accueil de nouveaux coopérateurs. Cependant, nous avions remarqué qu'en restant bénévoles, le projet ne pourrait pas prendre la direction que nous lui souhaitons. Avec le capital de départ, nous avons pris le risque de nous rémunérer partiellement, moi et un autre co-fondateur, afin de nous concentrer pleinement sur la collecte de fonds. Cette manœuvre a heureusement porté ses fruits car, en début d'année 2023, nous avons réussi à décrocher un subside de la Région Wallonne à hauteur de 77 000 € et nous avons pu récolter 220 000 € grâce à une campagne de crowdfunding sur la plateforme LITA!



Fleur de houblon

Qu'avez-vous pu réaliser grâce à ce soutien ?

Cela nous a permis d'engager un ouvrier agricole (1/2 ETP), de me rémunérer directement comme employé de la coopérative (4/5 ETP) et de lancer l'installation de notre houblonnière de 1,4 hectares à Buzet !

Nous sommes en cours de finalisation de la houblonnière et celle-ci a porté ses premiers cônes de houblon cet été 2024. Nous comptons réaliser de l'agroforesterie avec des pommiers entre les lignes de houblon et l'itinéraire technique suivi nous permettra de faire de l'agriculture biologique de conservation (nous sommes d'ailleurs en cours de conversion).

Ce financement nous a aussi permis de reprendre l'activité de multiplication des plants de houblon au CRA-W (Centre wallon de Recherches agronomiques). Ce fut une opportunité car l'activité allait s'arrêter en avril 2023 en raison d'un manque de main-d'œuvre. Nous avons proposé une convention au CRA-W et ils l'ont accepté. En plus des conseils pour l'installation des houblonnières, nous proposons donc maintenant plus de 65 variétés de houblon différentes !

Quelle est la prochaine étape ?

Nous sommes actuellement en train de monter un dossier avec des collaborateurs flamands et français pour obtenir un financement du programme européen Interreg. Notre but est d'engager un ingénieur agronome/chercheur pendant 4 années pour générer de la connaissance et des données scientifiques sur la production durable de houblon : bio-protection, gestion de l'eau, services écosystémiques... De plus, nous souhaitons consolider notre activité de pépiniériste de houblon et nous agrandir pour occuper une plus grande surface de culture. L'accès à la terre n'est pas aisé, mais l'amortissement de la structure et des outils spécifiques à la culture nécessite une surface de production minimale de 3 hectares.

Pour nous diversifier et assurer un business plan solide, nous sommes en train de développer un réseau d'agriculteurs qui souhaitent se lancer dans l'aventure du houblon. Nous voudrions financer notre activité de service d'accompagnement via un comptoir à houblon (belge bien entendu !). Avec l'aide d'agriculteurs qui partagent nos convictions et nos valeurs, nous espérons prendre plus de place sur le marché actuel.

Aurais-tu un souvenir de ton passage à l'UCLouvain ?

Dans le cadre de ma spécialisation en phytopathologie, j'ai choisi de suivre le cours optionnel de « Questions spéciales de protection des plantes ». Cela consistait à participer à des conférences et à faire des visites en entreprise en lien avec la problématique des maladies et ravageurs des cultures. Une dizaine d'étudiants avaient pris ce cours et nous avons eu l'opportunité de partir avec les académiques pendant une semaine dans



Parcelle de houblon

le sud de l'Italie où la bactérie *Xylella fastidiosa* (Wells et al, 1987) ravage les champs d'oliviers ancestraux. En plus d'être immergés dans cette problématique, c'était l'occasion de partager un voyage mémorable entre nous. La frontière avec les professeurs et les assistants était bien moins formelle et ils étaient plus accessibles. C'était une excellente expérience humaine et un enrichissement scientifique !

Propos recueillis par Martin Quiévreux

L'éducation est-elle accessible à tous ?



En classe

Qui est Amélie Hidvelgi ?

Je suis enseignante dans une école professionnelle et technique à indice socio-économique très faible à Bruxelles. Je n'habite plus à Bruxelles, mais Bruxelloise d'origine, j'aime y enseigner. En 2015, alors que je terminais mes études de bioingénieur je ne me doutais pas que mon parcours professionnel m'amènerait jusque-là et pourtant, cette année, j'ai entamé ma 6^e rentrée scolaire dans cette école. Au départ je rêvais de travailler dans le monde des ONG, je voulais changer le monde. C'est pour ça qu'après mes études, j'ai décidé de passer les sélections pour le programme junior d'Enabel. Pendant la sélection qui pouvait durer quelques mois, je me suis inscrite à l'agrégation à l'UCL. Cela me permettait de garder mon statut d'étudiante et je me disais que les soft skills développés durant cette formation me serviraient plus tard. J'ai directement été passionnée par mes cours de l'agrégation et par mes stages.

Enfin, j'ai été sélectionnée par le programme junior d'Enabel et je suis partie, à la fin de mon agrégation, au Burkina Faso. J'y ai travaillé pendant un an et demi pour l'ONG Iles de Paix en tant que conseillère technique en agriculture durable. Cette incroyable expérience m'a surtout ouvert les yeux sur le fait que, si nous désirons aujourd'hui avoir un réel impact sur notre société (au Nord comme au Sud), c'est sur l'éducation chez nous qu'il faut agir. Je suis donc rentrée en Belgique, décidée que ma place était en classe.

J'ai commencé à enseigner en septembre 2018. J'ai également eu la chance de travailler pendant trois ans pour l'asbl Teach for Belgium afin de former et soutenir les enseignants débutants. Mon rôle était de donner des formations et d'être coach des enseignants de mathématiques et de sciences qui rejoignaient le programme. Je venais les voir en classe et nous cherchions ensemble comment améliorer leurs pratiques et devenir l'enseignant qu'ils souhaitaient être. J'étais également là pour les soutenir dans les moments difficiles et les moments de doutes.

En juin dernier, j'ai pris la décision difficile de démissionner de ce poste chez Teach for Belgium pour des raisons familiales. J'ai deux enfants, Clara et Malo, tous deux âgés de moins de 3 ans et afin de pouvoir passer plus de temps avec eux j'ai fait le choix de revenir à temps plein dans l'enseignement.

Pourquoi as-tu décidé de travailler dans une association ?

Tout n'est pas parfait dans notre société et il y existe de nombreuses injustices. Selon les dernières études PISA, notre système scolaire ne fait que renforcer les iniquités. Je suis en colère lorsque je vois qu'en 2024, tous les jeunes ne démarrent pas dans la vie avec les mêmes chances de réussite selon leur milieu socio-économique. J'ai toujours ressenti le besoin de faire des choix afin d'être en accord avec mes valeurs et trouver un sens dans ce que je fais. Et ce sont les élèves qui donnent du sens à mon métier.

J'avais décidé de travailler pour l'asbl Teach for Belgium car celle-ci a pour mission de lutter contre les iniquités dans le système scolaire. Elle le fait en formant et en soutenant les personnes qui souhaitent débiter dans l'enseignement dans les écoles à indice socio-économique faible. C'était une manière pour moi de passer le flambeau à d'autres personnes, qui, comme moi, souhaitaient sauter le pas vers l'enseignement et ainsi leur partager ma passion pour le métier.

Pourquoi l'enseignement t'attire tellement ?

L'enseignement est un métier humain. Les jeunes sont l'avenir de notre société, ils sont les citoyens de demain. Travailler dans l'enseignement, c'est aider ces jeunes à trouver leur voie et leur donner des outils pour leur futur. En plus, lorsqu'on enseigne les sciences, c'est aussi les aider à développer des compétences indispensables dans leur vie future : esprit critique, logique, créativité, etc.

Le plus important pour moi est qu'ils apprennent à se poser les bonnes questions, qu'ils développent un esprit scientifique et qu'ils aient envie de venir à l'école. Le décrochage scolaire étant une réalité dans mon école.

Enseignant, c'est un métier où chaque journée est différente, pleine de surprises et où l'on apprend en permanence en étant face à sa classe.

De quoi es tu fière ?

Je suis fière de pouvoir accompagner des jeunes pour un petit bout de chemin, surtout lorsque l'un d'eux me regarde, les étoiles dans les yeux, en me disant « Madame, j'ai compris ! ».



En mission au Burkina Fasso



À la patinoire avec tous ses élèves

Est-ce qu'il y a un conseil que tu pourrais donner aux jeunes bioingénieurs qui veulent changer de voie ?

D'être bien entouré ! Il existe de nombreuses opportunités pour les bioingénieurs. Mais ce n'est pas une décision facile de changer de carrière. Il existe de nombreux freins, entre autres financiers. Dans mon travail pour Teach for Belgium, j'ai rencontré de nombreux (bio)ingénieurs qui se réorientaient vers l'enseignement. Le soutien de leurs proches était un des facteurs les plus importants dans la réussite de ce virage professionnel.

Pour ceux que l'enseignement attire, je recommande vivement l'accompagnement de Teach for Belgium. Chaque année plusieurs bioingénieurs sautent le pas grâce au soutien de l'asbl et la plupart sont encore aujourd'hui en classe ou dans le milieu associatif en lien avec l'éducation.

Est-ce que tu as une anecdote de ton passage à Louvain-la-Neuve ?

En première année, dans un auditoire bondé du cours de physique de Thierry Ficheffet (un excellent professeur), j'ai réussi à me faire mettre dehors pour bavarder.

Il paraît que les pires élèves sont les meilleurs profs.

Amélie
avec son compagnon
Adrien Heymans
(Promo 2017) et ses deux
enfants Clara et Malo



Il a la patate toute l'année

Notre confrère André Devaux avant d'être membre du conseil d'administration d'Agro Louvain Alumni, a fait une longue carrière professionnelle à l'étranger, entre l'Amérique du Sud, le Rwanda et le Pakistan. Il y était pour la coopération internationale et dans le cadre de la recherche sur la culture de la pomme de terre avec le Centre International de la Pomme de Terre (CIP). Nous l'avons rencontré en mai 2024 à Louvain-la-Neuve.



André Devaux_FAO_Journée de la PDT

Peux-tu résumer ton parcours académique ?

J'ai été diplômé de l'UCL en 1977 en agronomie générale. J'ai ensuite commencé un diplôme spécial en agronomie tropicale à Gembloux pour partir à l'étranger. J'ai par la suite obtenu un doctorat à l'UCL en 1991.

Qu'est-ce qui t'a poussé à vivre à aller travailler à l'étranger et dans l'aide au développement ?

Mes parents vivaient au Congo, et je suis moi-même né là-bas, j'y ai vécu mon adolescence. Je connaissais donc la vie à l'étranger qui m'intéressait.

Mais la raison principale qui m'a poussé à partir, c'est le service militaire. L'alternative au service militaire était le service civil. Partir travailler durant 3 ans dans un pays en voie de développement compensait le service militaire.

À l'époque, la coopération belge au développement offrait encore un système qui aidait les jeunes à trouver du boulot à l'étranger. Cela s'appelait « Experts Associés ». J'ai donc postulé à la FAO. Les experts associés

étaient des jeunes diplômés qui allaient travailler avec des experts qui les supervisaient, ce qui permettait d'apprendre le métier avec eux.

Qu'est ce qui a guidé ton choix vers la pomme de terre et l'Amérique du Sud ?

J'avais reçu deux propositions: l'Afrique sur l'arachide ou le Pérou au Centre International de la Pomme de terre.

À l'époque je faisais un diplôme spécial en agriculture tropicale à Gembloux. Ce sont les professeurs de Gembloux qui m'ont conseillé d'aller au Pérou avec le CIP, pour l'intérêt scientifique du projet.

J'ai donc passé les tests, et j'ai eu de la chance d'être l'un des deux candidats sélectionnés qui avait des notions d'espagnol, ce qui a joué en ma faveur. J'ai donc travaillé là-bas pendant 3 ans, de 1978 à 1981.

Par la suite, tu es retourné sur le continent Africain...

À l'époque, pour travailler dans un centre international de recherche, il fallait avoir un doctorat, que je n'avais pas encore. Je suis donc revenu vers la faculté d'agronomie et j'ai contacté les Professeurs JF. Ledent et J. Meyer pour leur proposer un sujet de thèse sur l'utilisation de semences botaniques comme alternative aux tubercules pour planter les pommes de



Au Rwanda avec la variété Kinigi diffusée dans le pays



Activités de formation en Équateur

terre. J'ai proposé de faire une étude comparative entre les semences botaniques et les plants de pommes de terre traditionnels. J'ai commencé cela au Rwanda dont le climat favorable et le type de sol volcanique se prêtaient parfaitement à mes recherches.

Je suis parti au Rwanda de 1981 à 1984, et c'est là que j'ai commencé un type d'activité qui s'est prolongée durant ma carrière : une combinaison de formation et d'appui aux instituts de recherche, focalisés sur la culture de pomme de terre. J'ai contribué à renforcer les équipes de chercheurs nationaux et j'ai supervisé des étudiants. J'étais impliqué dans des activités de recherche qui contribuaient au développement des systèmes de production basés sur la pomme de terre. Nous avons sélectionné des variétés résistantes au mildiou et l'une d'elles, qui s'appelle Kinigi, est maintenant utilisée dans tout le pays et est aussi populaire en Ouganda ! Nous avons aussi développé la production de semences en collaboration avec des organismes locaux.

Puis ce fut encore un autre pays : le Pakistan ?

Oui, nous avons beaucoup voyagé. Dans toute ma carrière, j'ai toujours eu la chance d'avoir mon épouse, qui m'a toujours appuyé et accompagné. Nous avons eu 4 enfants : deux au Pérou, un au Rwanda et une au Pakistan.

Après le Rwanda, le gouvernement suisse m'a contacté via le Centre International de la Pomme de Terre. Ils cherchaient une personne avec mon profil pour aller au Pakistan et contribuer à renforcer le programme de recherche en pomme de terre pour améliorer la production et le système de production de plants. J'y ai continué mes recherches sur l'utilisation des semences botaniques

J'ai une anecdote au sujet des semences botaniques. Dans les années 80, c'était l'Union Soviétique qui essayait de contrôler l'Afghanistan, pays voisin du Pakistan. Les cultures, beaucoup de céréales, étaient incendiées et détruites. Pour consolider la sécurité alimentaire des populations dans la région, des volontaires français voyaient la pomme de terre comme une alternative aux céréales. Puisqu'elle est souterraine, elle ne pouvait pas brûler. Le problème était que ces volontaires français passaient la frontière illégalement, il leur était donc impossible de transporter des plants de pomme de terre. Je leur ai donc proposé d'utiliser des graines de pomme de terre plutôt que des plants. En effet, c'est beaucoup plus léger : pour planter un hectare de pomme de terre, il faut \pm 2 tonnes de plants, alors qu'il ne faut que 100 grammes de graines pour semer la même surface. Ils ont donc amené les semences aux agriculteurs afghans qui les ont semées en pépinière pour obtenir des mini-tubercules qu'ils plantaient ensuite en champs. C'était une application pratique de ma recherche de thèse !

Tu es ensuite revenu brièvement en Belgique avant de retourner à l'autre bout du monde.

Quand j'ai fini mon travail de recherche au Pakistan, j'ai eu la chance de profiter d'une année sabbatique. Je suis donc revenu à Louvain-la-Neuve en 1988 pour écrire ma thèse. Après seulement 6 mois, le directeur du CIP m'a contacté pour un nouveau projet avec le gouvernement suisse.

C'était une mission en Bolivie pour lancer un programme beaucoup plus important, de réorganisation du programme de recherche sur la pomme de terre, et donc de former toute une équipe de chercheurs. Nous avons dû engager et former beaucoup de jeunes chercheurs. Cela consistait surtout au développement des capacités de recherche pour répondre aux défis de la culture de la pomme de terre. Elle contribuait à la sécurité alimentaire car elle est un aliment de base pour la population.

En tant qu'agronome général, je travaillais sur le système de production, depuis la production de semences, jusqu'au stockage. En collaboration avec



Pommes de terres natives d'une belle diversité de couleurs.

les universités locales, j'ai pu guider et superviser beaucoup d'étudiants. Je trouve qu'un des meilleurs héritages que j'ai pu laisser fut la formation de collègues et de collaborateurs. Certains d'entre eux sont venus compléter leur formation en Belgique et j'ai encore des contacts avec eux.

Avec mes collègues Boliviens, nous avons créé une fondation de recherche pour le développement qui a permis d'avoir une certaine autonomie par rapport au gouvernement et d'éviter les influences négatives qu'il pouvait y avoir à l'époque. Avoir participé à la création de la fondation PROINPA (PROyecto de INvestigación de la PAPA), fut une réussite dans ma carrière. PROINPA a d'ailleurs fêté ses 25 ans l'an passé et est reconnue dans la région.

Un an après avoir commencé mes activités en Bolivie j'ai enfin pu défendre ma thèse de doctorat en 1991.



Promotion des pommes de terre natives via la gastronomie

Après la Bolivie, au début des années 2000, j'ai eu pour mission de mettre en place un programme régional qui couvrait la Bolivie, l'Équateur et le Pérou. Je devais favoriser la coordination entre ces pays et analyser comment mieux articuler la production avec le marché en faveur des petits producteurs.

sont variées et colorées sur des marchés de niche comme des produits « gourmets » et les faire connaître via la gastronomie. Nous avons développé le concept des chips de couleur naturelle (bleu, rouge, violette), qui ont eu beaucoup de succès, tant au niveau des marchés nationaux qu'au niveau international. Cette initiative régionale s'appelait « Papa Andina ». J'ai terminé ma carrière en tant que Directeur régional du CIP pour l'Amérique latine.

J'ai donc joué un rôle de coordination avec les chercheurs de ces pays. Nous avons étudié comment démarquer les pommes de terre natives qui

Que retires-tu de ces presque 40 ans vécus à l'étranger ?

Je pense que c'était une expérience fantastique. Cela m'a permis de vivre dans différentes cultures et dans différents contextes sur plusieurs continents. À chaque fois, mon travail consistait à développer les capacités locales, ce qui m'a donné beaucoup de satisfaction. Et puis, au niveau personnel, cela ouvre l'esprit et cela donne une vision beaucoup plus large des choses.

Les accomplissements dont tu es le plus fier ?

En plus de la formation de capacités humaines locales, il y en a trois je pense : d'abord les variétés que j'ai sélectionnées au Rwanda qui ont contribué à la sécurité alimentaire du pays où la pomme de terre est un aliment de base qui a joué un rôle important durant les périodes difficiles qu'a traversées le pays. Ensuite, la création de la fondation PROINPA en Bolivie qui a beaucoup progressé et fonctionne toujours aujourd'hui après 25 ans. Et le troisième aspect qui a été important à mes yeux, a été la mise en valeur de la biodiversité des pommes de terre dans les Andes, qui compte encore des milliers de variétés natives, et de promouvoir l'accès aux marchés urbains pour les petits producteurs des Andes afin d'améliorer leurs moyens de subsistance

Ce sont donc les 3 éléments clés de ma carrière qui ont eu un bel impact et qui continuent de fonctionner actuellement.

Quel rôle as-tu joué dans la reconnaissance de cette journée internationale de la pomme de terre ?

Je fais partie du conseil d'administration du World Potato Congress (WPC). En 2021, c'est là qu'a germé l'idée de promouvoir une journée internationale de la pomme de terre pour mieux faire reconnaître aux politiques et consommateurs que la pomme de terre est un composant important de la nutrition, de la sécurité alimentaire et aussi de la source de revenus pour les producteurs. J'ai été désigné par le président du World Potato Congress pour m'occuper de cela. J'ai donc contacté la FAO et différents pays comme l'Irlande, le Pérou, la Chine, le Canada, la Belgique afin d'avoir leur soutien.

Nous avons alors développé nos arguments pour défendre cette idée de journée internationale de la pomme de terre. Comme la FAO exigeait qu'un pays soit responsable de l'organisation de la journée, nous l'avons demandé au Pérou, qui fait partie du centre d'origine de la pomme de terre. Finalement, les Nations Unies ont approuvé la création de cette journée en



Journée de la PDT avec des agriculteurs Andins

2023. Elle sera célébrée le 30 mai chaque année. La date du 30 mai coïncide avec la journée nationale de la pomme de terre au Pérou.

Il faut savoir que c'est la première culture alimentaire pour laquelle il y a une journée internationale!

Quelle est la meilleure façon de déguster une pomme de terre ?

La façon de pouvoir le mieux les déguster, c'est de les cuire à l'eau et puis de les découper en deux et d'y mettre un peu de beurre et un peu d'épices. Cette façon d'apprécier le goût d'une pomme de terre me rappelle la cuisson des pommes de terre au four comme le faisait ma grand-mère. Lorsqu'elles étaient cuites et éclataient, on les ouvrait, on y ajoutait du beurre, du persil et un peu de sel.

Propos recueillis par Matthieu Dufey

ASBL Corder au service des agriculteurs wallons

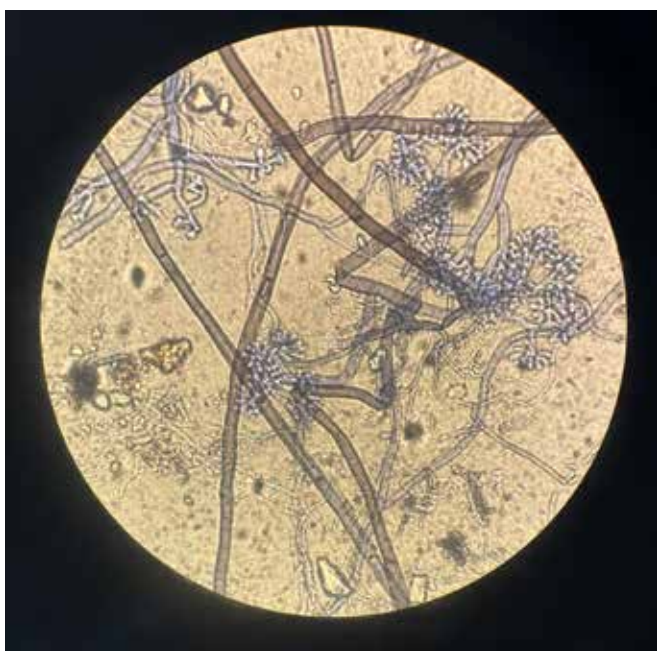


Photo issue de la clinique des plantes

Laurence Janssens,
une coordinatrice agronome polyvalente !

Quel est votre parcours professionnel ?

J'ai obtenu un diplôme d'ingénieure agronome de l'UCLouvain en 1994, avec une spécialisation en phytopathologie et défense des végétaux. Depuis la fin de mes études, j'ai eu un parcours professionnel varié, alliant des expériences dans le secteur privé et dans le monde associatif.

Durant mon Master, j'ai réalisé un mémoire sur le Rhizoctone brun de la pomme de terre sous la supervision du professeur Henri Maraite. Dès la fin de mes études, j'ai commencé ma recherche d'emploi. J'ai eu la chance de réaliser un stage professionnel, une option très intéressante à l'époque, qui m'a permis d'acquérir une première expérience dans le monde professionnel tout en améliorant mes compétences linguistiques. J'ai ainsi passé six mois aux Pays-Bas, travaillant sur un projet de transformation génétique du ray-grass anglais au sein de la société D.J. van der Have située à Rilland.

Après ce stage, je suis retournée en Belgique où j'ai travaillé pendant trois mois au ministère de l'Agriculture, avant de rejoindre à nouveau l'équipe de recherche de la société D.J. van Have pour y occuper un poste de chercheur scientifique. J'y ai travaillé pendant deux ans, pour ensuite rejoindre la société SES-Europe à Tirlemont, lorsque l'entreprise a fusionné pour former Advanta seeds. J'ai intégré un laboratoire de phytopathologie en tant que chercheuse scientifique puis en tant que responsable du département biotechnologie. À la suite d'une restructuration en 2005, le département de biotechnologie a été fermé et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de rejoindre le Comité régional PHYTO (CRP) à Louvain-la-Neuve, retrouvant par

la même occasion le professeur Henri Maraite. Au CRP, j'ai d'abord travaillé comme collaboratrice scientifique sur les petites cultures et les usages mineurs en agriculture. En 2009, j'ai pris en charge la coordination du CRP. Puis, en 2013, le CRP a été intégré au sein de l'ASBL Corder, où j'ai continué à travailler en tant que coordinatrice. Mon rôle a alors évolué pour gérer une équipe en pleine croissance, avec des missions de plus en plus variées.

Quelles sont les missions de l'ASBL Corder ?

Actuellement, au sein de l'ASBL Corder (COordination Recherche et DEveloppement Rural), je coordonne quatre cellules distinctes, mais en interaction constante. La première, la cellule CRP, se concentre sur la législation relative aux produits phytopharmaceutiques, ainsi que sur la vulgarisation et la sensibilisation aux bonnes pratiques phytosanitaires. La deuxième cellule « Phytolicence », représente le point de contact pour la phytolicence en Wallonie. Elle gère notamment un helpdesk s'adressant aux centres de formation et aux (futurs) détenteurs de cette phytolicence. La troisième cellule, la Clinique des Plantes, propose des analyses, des diagnostics et des conseils aux professionnels et aux particuliers en matière de lutte contre les maladies et ravageurs des plantes. Enfin, la quatrième cellule, travaille notamment sur l'estimation quantitative de l'utilisation de produits phytopharmaceutiques (PPP) en Wallonie, en surveillant les données de ventes et d'utilisations de ces produits et en développant des indicateurs afin de suivre l'évolution de ces utilisations. Cette cellule travaille également au développement d'un registre sous format électronique des utilisations de produits phytopharmaceutiques qui deviendra obligatoire en 2026.

Quels ont été les événements marquants de votre parcours ?

Lorsque je repense à mon parcours, une expérience marquante a été la restructuration qui a suivi la fusion de D.J. van de have avec SES-Europe. Après avoir intégré une grande structure stable, j'ai été déstabilisée par la disparition de mon poste. Bien que cette expérience ait été difficile, elle m'a permis de rebondir et de mieux comprendre les enjeux liés à l'emploi et à la stabilité professionnelle. Cette situation m'a appris une leçon précieuse : la capacité à rebondir est essentielle dans une carrière, surtout dans un secteur aussi instable que celui de l'agronomie.

Ma plus grande fierté réside dans le développement de l'ASBL Corder en une structure unifiée et cohérente. Je suis particulièrement fière de l'équipe que j'ai contribué à former et à motiver, ainsi que du sentiment d'appartenance qui règne au sein de l'ASBL.



Formation des particuliers



Libramont 2024

En 2005, je travaillais seule sur un projet spécifique, tout en étant en lien avec le CRP, qui comptait alors seulement 2,5 équivalents temps plein. Au fil des années, de nouveaux projets sont venus s'ajouter, et l'équipe s'est élargie pour atteindre 18 personnes aujourd'hui. Cette évolution m'a permis de combiner mes tâches de recherche avec des responsabilités de coordination, sans changer radicalement de fonction.

Avez-vous un souvenir particulier de quand vous étiez étudiante ?

En repensant à mes années d'études à l'UCLouvain, je me souviens avec nostalgie de mon kot, où j'ai passé les cinq années de mon cursus avec des personnes formidables. Cette période était équilibrée, avec des moments de guindailles, mais aussi une concentration totale sur les études quand il le fallait. Une petite anecdote qui me revient est une question d'examen surprenante, qui m'avait particulièrement marquée : "Imaginez, vous sautez dans une boîte de Pétri et vous nagez, qu'est-ce que vous voyez?". Cette question, à la fois intrigante et amusante, est restée gravée dans ma mémoire.

Laurence Janssens,
Une coordinatrice agronome
polyvalente !



Frédéric Mertens

Une riche carrière d'agro-trotter

Qui est Frédéric Mertens ?

J'ai débuté mes études d'Ingénieur Agronome en 1972 en Génie Rural. Après 3 années à Leuven, la Faculté d'Agronomie a déménagé à Louvain-La-Neuve (au Biéreau). La Faculté des Ingénieurs Civils était arrivée un an avant les Agros. La gare et la dalle recouvrant actuellement les parkings n'existaient pas ni aucun quartier. Le Cercle Agro était à l'extrême limite Nord du campus. La ferme du Biéreau n'était pas encore transformée : des étudiants y kotoient. Le quartier de la Baraque avec la reconstruction de serres (démontées de Hoeilaart) servait de kot à des Ingénieurs Civils et Architectes...

Je suis sorti en juin 1977 après un mémoire sur « l'Étude des suintements dans la plaine de Focant » : qui devait aider à déterminer le type de drainage à prévoir en Famenne à l'Est de Beauraing.

Après 5 années de vie professionnelle, j'ai également fait un MBA à l'étranger, ce qui m'a permis d'aborder la gestion d'entreprises et d'élargir mes champs d'observation et d'action.

Et cela t'a donné le goût du voyage ?

Après mes études d'Agro et un voyage dans le Nord de l'Inde, j'ai suivi pendant quelques mois des cours du soir d'anglais à Londres tout en y travaillant pour raison alimentaire.

Travailler outre-mer en Coopération au Développement constituait la motivation principale durant mes études et j'ai continué sur cette lancée. Les opportunités que j'ai saisies ont alternées entre le public et le privé, entre l'expatriation et les missions courtes et entre les statuts d'indépendant et de salarié.

Entre 1978 et 1982, je me suis engagé comme « Expert-Associé » à la FAO, brièvement à Rome pour travailler ensuite sur un projet en gestion de l'eau (irrigation, drainage, crues, polders) en Iraq, à Fiji et au Sri-Lanka. Je ne voulais alors ni travailler comme volontaire d'une ONG, ni comme employé d'un investisseur privé. La FAO offrait ce compromis avec un bon encadrement technique et administratif.

Entre 1983 et 1987, j'ai alterné des missions courtes. Mon expérience à la FAO m'avait permis de réaliser qu'à côté des techniques d'ingénieur, la gestion stratégique, humaine, administrative et financière des projets de développement étaient primordiales.

J'ai ensuite travaillé pour le secteur privé en tant que responsable du Département Études et Développement pour Sofinco S.A. Je voulais valoriser mon nouveau know-how en gestion, et rester dans le secteur agricole. J'ai eu la chance d'y travailler sous la protection et l'encadrement d'un directeur que je considère comme mon principal mentor professionnel. J'y ai réalisé sous sa supervision et avec une équipe de 3 à 5 collègues des études sectorielles d'identification et de faisabilité pour la reprise de la gestion de plantations agro-industrielles dans divers pays d'Afrique sub-saharienne. La plus importante était au Nigéria pour une étude de faisabilité de 35.000 ha d'aménagements hydro-agricoles dans le delta du Niger afin d'y planter des palmiers à huile (financement Banque Mondiale).

Vers la fin des années 80, j'ai réorienté ma carrière vers la Coopération au Développement (ma première vocation) comme conseiller auprès du département de planification du ministère de l'Agriculture au Surinam. J'y étais impliqué dans plusieurs projets de réhabilitation de polders. Nous y avons vécu en famille pendant 2 ans.

Entre 1990 et 1997, j'ai alterné des missions courtes grâce à une opportunité à la Commission Européenne à Bruxelles afin d'y assurer le suivi





technique d'une quarantaine de projets dans huit pays d'Asie du Sud et du Sud-Est. J'ai enchaîné comme technico-commercial avec le bureau d'études Agrer S.A. J'y étais responsable d'acquisition et de gestion de contrats d'assistance technique bilatérale et multilatérale en « Gestion de Ressources Naturelles » en Europe Centrale et de l'Est, ainsi qu'en Asie.

Ensuite, je suis reparti en famille en expatriation longue avec la Commission Européenne, en Géorgie qui a connu quelques années plus tôt la fin du régime soviétique. J'y étais affecté au département pour l'hydraulique agricole, principalement l'irrigation, dans le cadre d'un programme de sécurité alimentaire. Malheureusement, les réformes liées à ce programme jouissant d'une priorité politique très relative, les déboursments européens étaient sans cesse postposés. Nous n'avions donc pas les fonds pour investir en irrigation. La Commission affirmait « ... pas de réformes, pas de déboursment de fonds ... » ; et le Ministre à l'Agriculture affirmait publiquement et devant moi « ... pas de fonds, pas de réformes ... »... !

Nos enfants grandissants, les exigences de scolarité et d'intégration sociale devenaient primordiaux, nous avons donc décidé de nous réinstaller en Belgique. Pendant 15 ans, j'y ai exercé le métier de « consultant indépendant » en agriculture couvrant par mes missions courtes tous les continents excepté l'Amérique du Nord, la Russie et l'Antarctique.

En 2015, nos 3 enfants étant alors adultes, je suis reparti en expatriation longue avec mon épouse en tant que chef de projet au Malawi. J'y ai géré un projet d'irrigation de son début à sa fin, avec la société Agrer.

Après ce riche parcours, prends-tu le temps de te reposer et de profiter d'une pension méritée ?

En 2018-2019, lors de la fin de la mission au Malawi, d'autres contrats d'expatrié en tant que chef de projet se profilaient, mais nous voulions recentrer la famille en Belgique. Une première année sabbatique s'est donc imposée durant laquelle nous avons mis de l'ordre dans notre maison remplie de sou-

venirs de nos nombreux voyages. Cette année sabbatique s'est terminée par le début du confinement endiguant le COVID. J'ai minimisé les voyages internationaux durant les 2 années de crise sanitaire et cela m'a mené à la fin de ma 3ième année sabbatique... Elles m'ont servi à réaliser une faible partie de ce dont je n'avais jamais eu de temps de m'occuper durant mes 42 années d'activité professionnelle. Depuis lors, j'ai accepté une mission courte dans le domaine de l'irrigation au Maroc, qui s'étalera sur plusieurs années. C'est un bon compromis pour fermer une belle carrière !

Propos recueillis par Nicolas Vanhecke



Notre assemblée générale se recycle

Cette année, l'assemblée générale s'est déroulée sur le site de l'entreprise Ecoterres (Goupe DEME) à Farciennes. Ecoterres est spécialisée dans le traitement des terres polluées.

Nous avons eu la chance de visiter la station de traitement avec Denis Drousie directeur d'Ecoterres Alumni de l'UCLouvain de la promotion 1990.

